

La pacification des Pays-Bas espagnols ne se fit qu'après qu'Isabelle, fille de Philippe II, eut persuadé son père qu'envoyée en ces terres elle réussirait avec des moyens diamétralement opposés à ceux employés par les différents gouverneurs. Philippe II pouvait d'autant plus aisément céder aux instances de sa fille que depuis la mort de sa troisième femme, il s'était fortement attaché à elle. C'est donc nantie de la plus haute confiance qu'Isabelle partit pour les Pays-Bas, où, pourtant, son activité fut continuellement sabotée par le néfaste duc de Lerma. Déjà avant 1598, alors qu'il n'était que maréchal du prince héritier, cet intermédiaire insidieux avait réussi à se glisser entre Philippe II et sa fille et à entraver maintes décisions. Devenu premier ministre sous Philippe III, ce personnage qui s'était enrichi d'une façon éhontée aux dépens de l'Etat et habitait le plus somptueux des châteaux (Ventosilla) (1), ne cessera durant tout le temps qu'il exercera un pouvoir omnipotent (1598 – 1618), de contrecarrer les meilleures intentions d'Isabelle.

Il serait donc injuste de chercher noise à l'Infante Isabelle chaque fois qu'il y eut carence de son côté.

Il ne faut pas non plus oublier que dans bien des cas, et surtout au début de son règne, Isabelle, de par son éducation bigote et spécifiquement espagnole, eut des difficultés à se placer «dans la peau» de ses sujets. En effet, autant les populations des Provinces septentrionales lui étaient étrangères de par leur protestantisme, autant les catholiques des Provinces méridionales avaient une conception de la vie autrement plantureuse et joviale que celle, ascétique et cruelle, des inquisitionnants Espagnols.

Avec les années, et grâce aux contacts personnels qu'elle avait su créer entre elle et les notables belges dont P. P. Rubens ne fut pas le moindre, l'Infante en était arrivée à s'identifier avec ses sujets. Ceux-ci le lui rendirent bien, et lorsqu'Isabelle mourut, en 1633, les cloches des Pays-Bas espagnols sonnèrent le glas à l'unisson des coeurs de toute la population, et non pas, comme le croyait Neyen, parce que les 35 ans de règne d'Isabelle avaient été «une véritable période d'âge d'or» (2).